

Et le général de Sonis, père de dix enfants, servant avec ses trois fils, dont l'un n'avait pas seize ans, et qui, blessé à Patay, disait pendant qu'on lui faisait l'amputation d'une jambe : "Jé crois en Dieu, le Père et le Fils et Saint-Esprit. Vive la France !"

Et les deux frères Nyvenheim tombant sur le même champ de bataille, et les trois générations des Bouillé et des Luynes, les Grancey, les Sabran, les Beaupaire, les du Bourg, de Froment, la Frégeollières, etc., etc.

Les voilà donc ces amollis, ces dégénérés ; les voilà donc ces citoyens à qui le cléricalisme a enlevé tout courage. Les voilà, depuis l'aïeul jusqu'au petit-fils !

Ce sont ces héros de vingt ans, ces pères de famille, ces vieillards, qui ont poussé le patriotisme jusqu'au point de verser leur sang à flots sous les ordres du chef révolutionnaire qui les outrageait.

"Race dégénérée", a-t-on osé dire ! Oui, il y a des amollis et des dégénérés qui font courir un terrible péril à la France. Mais voici qu'après avoir comparé les uns avec les autres, les chrétiens avec les radicaux, les enfants de la campagne avec les ouvriers des villes, nous sommes arrivés à cette conclusion que c'est la démocratie révolutionnaire qui amollit les âmes et que c'est la foi qui les trempe.

Nous sommes arrivés à cette conclusion : que les véritables éternés, ce sont ces démocrates que l'on voit la casquette sur l'oreille, la pipe à la bouche, remplir bruyamment les assommoirs de Paris et jouer au bouchon sur les remparts ; que les éternés ce sont ces bourgeois sceptiques et ventrus qui vont du comptoir au boulevard, c'est-à-dire de l'argent au plaisir, et que les vaillants, ce sont ces jeunes gens élevés dans les croyances d'autrefois, et qui, au jour du sacrifice, partent sans phrases et meurent en silence.

Car l'énergie ne consiste pas à chanter la Marseillaise, à promener des drapeaux, à invoquer le souffle de 92 et à faire un pacte avec la victoire ; mais à savoir souffrir, à savoir mourir.

Et c'est la religion seule qui apprend cela avec l'espérance d'une autre vie, tandis que la Révolution amollit les âmes en prêchant les jouissances d'ici-bas.

Grande vérité, que l'histoire de nos jours résumera dans le fait que nous évoquions tout-à-l'heure.

—En avant, les défenseurs de Paris ! en avant pour la sortie torrentielle ! crient les chefs de la Révolution.

Et sur trois cent mille gardes nationaux, deux cent vingt-un tombent à Montretout.

—Zouaves de bonne volonté, sortez des rangs ! dit le général Chareite.

Et sur 300 zouaves, trois cent s'élancent... et reviennent cent vingt.

Ce qui prouve que si les citoyens de Paris avaient été élevés par la religion, au lieu d'être élevés par la révolution, Paris ne se serait pas rendu, car ils auraient brisé les mailles qui l'enserraient.

## Petites Nouvelles.

Nous lisons dans l'*Osservatore romano* :

Le 1er août, le R. P. Joseph Cardoni, dominicain, âgé de soixante et un ans, bien connu à Rome, sortit dans la matinée, et, après avoir traversé le Corso, il entra, vers dix heures et demie, dans la rue *Doria*, avec l'intention de retourner à son couvent par la rue *della Gatta*.

La rue *Doria* fait un coude à angle droit et débouche sur la place de Vénise vis-à-vis le palais Bonaparte. Or, à peine le R. P. Cardoni eut-il tourné l'angle, qu'un homme courut vers lui et lui donna un coup de couteau dans le bas-ventre en criant : "Finissons-en une bonne foi avec vous autres." Aussitôt cet inconnu s'enfuit en courant vers le Corso.

Le P. Cardoni demeura un instant étourdi puis voulut continuer son chemin, mais il ne tarda pas à tomber. Presque aussitôt cependant, rassemblant ses forces, il se releva et voyant qu'à quelques pas de lui se trouvaient quatre voitures de places, il en appela une, y monta et se fit conduire à la nouvelle résidence des dominicains, rue *Pie di Marmo*. Mais pendant le trajet les souffrances occasionnées par sa blessure devenant de plus en plus aiguës, il fit arrêter la voiture et entra chez un pharmacien. Celui-ci examina la blessure d'où le sang coulait en abondance et qui était longue de huit à dix centimètres. Puis le blessé fut apporté avec de grands ménagements à son couvent où un médecin fut appelé. Le docteur Giordani jugea la blessure très grave, à tel point qu'on crut devoir administrer les derniers sacrements au malade.

M. le docteur Giordani, après avoir donné ses premiers soins au blessé, alla, selon l'usage, faire son rapport à la préture qui le reçut avant midi. Chose incroyable ! ajoute l'*Osservatore romano*, la questure ne fut informée du fait qu'à six heures du soir. Toutefois, les quatre voiturins, qui n'avaient porté d'eux-mêmes aucun secours au religieux qu'ils voyaient blessé, ont été arrêtés, ainsi qu'un autre individu qui paraît répondre au signalement de l'assassin.

Le R. P. Cardoni, est mort le lendemain du jour où il avait été frappé en haine du sacerdoce chrétien. Il a conservé jusqu'au dernier moment toute sa connaissance. On a pu, avant qu'il mourût, lui amener les prévenus. Quand on a mis le premier en sa présence, le religieux a déclaré formellement qu'il ne le connaissait pas pour son assassin, mais quand le second a paru il a affirmé énergiquement que c'était celui-là qui l'avait frappé ; l'assassin se nomme César Battarelli.

A la demande des dominicains et de l'accusé on a confronté de nouveau l'assassin avec la victime ; celle-ci a toujours affirmé avec la plus grande fermeté qu'elle reconnaissait l'intimé pour son assassin.

La ville de Rome toute entière est dans la consternation pour ce crime doublement odieux et par ses effets matériels et par les sentiments de haine anti-religieux qui ont armé le bras de l'assassin. Les témoignages de condoléance les plus touchants arrivent de toutes parts aux RR. PP. Dominicains.